

Lieux de présence de l'esprit

Robin Schmidt

Dans un monde, dans lequel l'espace, le temps et l'intériorité sont hors délimitation, la présence d'un esprit se dissipe, pour être engendré de neuf en tant que relation humaine : dans l'espace de « l'amitié ».

Marc Augé, l'anthropologue français, a écrit un livre admirable « *Non-lieux* ». Il y caractérise ce qui est aujourd'hui familier à tout un chacun : le séjour en des lieux qui ne signifient plus rien ou qui ne sont plus. De plus en plus, nous passons notre vie en de tels lieux comme sur le *parking* d'un supermarché, le terminal d'un aéroport d'une ville x, près des billetteries automatiques, sur l'autoroute. Des lieux sans âme, qui ne sont pas créés pour l'être humain mais pour des affaires à expédier, pour le transit. Le non-lieu libère celui qui y entre de ses déterminations ordinaires, de son individualité, et de ses habitudes personnelles. Il n'est plus encore quelque fois que ce qu'il fait et vit en tant que passager, client ou invité.

Bourdonnement dans le temps, non-lieux dans l'espace

« En tant qu'objet d'une douce possession », ainsi Augé caractérise-t-il cela, « à laquelle plus ou moins [...] convaincu, il s'abandonne [...], il jouit un moment des joies passives d'un anonymat et des joies actives du jeu de rôle. » Cette sensation est sans doute familière, on entre dans une chambre d'hôtel et l'on jouit de l'anonymat et du rôle que l'on y prend. « Finalement il se voit là confronté avec une image de son soi, à vrai dire avec une image assez aliénante. Le seul et unique visage qu'il voit, la seule et unique voix que la figure humaine adopte dans le dialogue silencieux [...] sont le visage et la voix d'une solitude, qui jette d'autant plus dans la confusion qu'elle est rappelée à la solitude de millions d'autres. Le passager des non-lieux [...] obéit [...] au même code que les autres, capte les mêmes messages, réagit aux mêmes exigences. L'espace du non-lieu ne crée aucune identité particulière, aucune relation particulière, mais au contraire, solitude et similitude » (p.103 et suiv.) Si l'on regarde les autres passagers, les autres clients de l'hôtel, ils semblent tous voir quelque chose d'analogue. Les non-lieux se caractérisent du fait qu'ils sont sans histoire, sans relation, sans identité. C'est aujourd'hui le lieu anthropologique qu'Augé a identifié, et il n'est pas difficile de reconnaître que nous vivons de plus en plus — et aussi un peu volontiers quoique cela rende solitaire — dans ces non-lieux, sans histoire. Les autres peuvent m'être égal un certain temps. Mais ce lieu ne me dit pas qui je suis, il n'engendre aucune identité, il est sans esprit.

Et aussi en rapport au temps, il n'en est pas autrement. Le philosophe berlinois Byung-Chul Han caractérise de manière impressionnante, la manière dont, dans le domaine du temps, on est tombés pareillement dans une absence d'esprit, en particulier du fait que les césures, les seuils sont supprimés. Nous sommes des « habitants sans seuils », en ce qui concerne le cours du temps nous n'avons pas de tranches, pas de rythmes dans la manière de ressentir le temps. Tout commence en même temps et se produit parallèlement. Une conquête de l'époque moderne, que la vie personnelle conçue dans un récit, une narration, est supprimée, parce qu'on ne parvient pas à poser dans la vie des intervalles, des césures. Le cours du temps familier, du passé, présent et avenir, se dissout dans une « temps-point », comme le décrit Han. Nous vivons dans des moments avec chaque signification et nous devons, entre ces éléments de sens, sauter en arrière ou en avant : je suis dans ce projet, ensuite je me tourne vers un courriel, ensuite je saute à tel projet, à tel appel, à cette réunion — des événements ponctuels avec, à chaque fois, un statut au lieu d'un cycle de travail. Han appelle cela le « bourdonnement du temps ». Pour celui qui est dans ce bourdonnement — qu'il dépeint très joliment — la poésie de la vie, à savoir le fait d'« être dans une image », est perdue pour lui, car les informations ne « sentent plus bon ». Cette observation l'a mené aussi au titre de l'un de ses ouvrages « *L'arôme du temps* », tandis qu'il s'interroge ensuite sur la manière dont on peut entrer sur cette base dans un nouvel espace d'image.

Transparence et perte de la proximité

« Non-lieux » dans l'espace et « bourdonnement » dans le temps —et aussi l'intériorité humaine est disposée à l'absence d'esprit. Ce qui était autrefois l'intériorité, l'intime, c'est amené aujourd'hui à

la transparence, selon l'un des ouvrages de Han qui mérite beaucoup d'être lu aussi « *Société de transparence* ». Nous avons une pression latente à la transparence, celle-ci a en soi une valeur positive. La transparence procure, dit-on, la confiance. Par contre Han insiste, lui : « La transparence abolit la confiance », parce que la transparence est une main mise sur ce qui rend possible une conformation. La transparence est un dictat, et tandis qu'elle commence à saisir l'âme, elle fait naître quelque chose d'apparenté à une mise au pas. « La transparence accélère et stabilise le système, de sorte qu'il élimine l'autre ou l'étranger. » La frontière entre moi et l'autre est mise de côté et je cherche une prise directe, c'est véritablement une transparence. Han se place consciemment dans le contexte du totalitarisme. Ce n'est aujourd'hui qu'une contrainte imposée d'ouverture intérieure. Il existe aujourd'hui, par exemple, une contrainte à la mise à nu de soi sur *Facebook*, avec une logique subtile : celui qui n'y est pas se rend suspect. Ce subtil retournement, celui qui ne se tourne pas vers l'extérieur, celui-là est déjà suspect parce qu'ouvert-ement, il a quelque chose à cacher, que les autres ne doivent pas voir — c'est le commencement d'un totalitarisme de la transparence d'âme, selon Han. Pourtant, au domaine de l'intérieur nous ne parvenons pas du tout, en effet, lorsque nous divulguons tout et bien sûr pas non plus lorsque nous sommes complètement fermés. Comment naît la proximité, quand la proximité ne signifie pas complètement s'ouvrir l'un dans l'autre ? Quelle sorte d'ouverture et de formation de limite, d'alliance, avons-nous besoin dans le domaine de l'intériorité ?

Époque du Père et du Fils

Espace, temps et intériorité ne sont plus, dans les circonstances présentes, des lieux en eux-mêmes ou le spirituel peut avoir lieu. Il en était autrement autrefois. Pour cela une brève excursion dans le passé afin d'esquisser la manière dont ces lieux étaient une présence de l'esprit, à l'appui du petit ouvrage de Lessing « *L'éducation du genre humain* », dans lequel l'idée de la réincarnation au moyen du penser est rendue plausible. À partir des bases de la raison, Lessing part du fait que l'esprit humain se réincarne de manière répétée, parce qu'il passe par une évolution. Celle-ci consiste dans le fait qu'originellement, l'être humain a vécu dans un monde qui était le Père divin. En lui la loi divine détermine l'ordonnement d'en haut et l'être humain vit dans cet ordre divin, s'il la suit. L'âme qui s'insère dans cet ordonnancement, est le lieu dans lequel le spirituel peut survenir. La volonté divine se révèle tandis que s'accomplit la loi divine dans l'intériorité humaine. La conscience du temps dans ce monde divin du Père est mentionnée par le fait qu'autrefois, c'était le Paradis duquel nous sommes tombés en dehors, à cause du péché, et, par le fait que dans l'avenir, la rédemption se produira si je suis la loi. — Cela vaut la peine, dans sa propre âme de partir en quête de l'endroit où, aujourd'hui encore, l'on regarde le monde de cette façon. Où est-ce que je pense, que si seulement tout devait se maintenir selon la loi juste, ensuite cela irait bien ? Où crois-je au scénario qu'autrefois c'était bien, qu'aujourd'hui la détérioration menace jusqu'à ce qu'à un moment ou un autre, quelqu'un arrive pour nous sauver ? Ces représentations ne valent pas seulement historiquement, au contraire, ce sont en même temps des dispositions anthropologiques. — Et troisièmement, pouvons-nous compléter pour l'espace : cet ordonnancement du monde du Père divin structure l'espace en un divin supérieur et un humain inférieur.

Au temps du Père — selon Lessing plus loin — suit l'époque du Fils. Le principe législateur, le *Logos*, comme l'écrit Jean, vient sous la forme de l'exemple sur Terre. L'orientation intérieure se produit à présent par un exemple, auquel on aspire, que l'on imite, l'« *imitatio Christi* ». Faire cela comme « Il » l'a fait. On se localise aujourd'hui intérieurement dans cette seconde sphère d'évolution, de l'époque chrétienne, lorsqu'on s'interroge sur où est l'émulation d'un exemple, où l'on voudrait que quelque chose fût fait comme Celui-ci a dit ou a fait. La dimension temporelle du Christianisme est telle que l'on doit toujours compter avec la venue du Christ. Il pourrait arriver — maintenant. On vit dans l'attente du salut. Comment veux-je que cela me trouve ? Peut-être maintenant, peut-être dans mille ans ? L'âme a envie de se mettre à l'unisson d'être prête de tout temps. Ici, on n'est plus dans le vallon obscur, au contraire la venue, l'Apocalypse, peut faire irruption à tout moment — c'est l'orientation christique du temps. Et l'espace du Christ ? On peut peut-être le ressentir au mieux lorsqu'on entre dans une cathédrale gothique, dont l'espace intérieur

se remplit d'une lumière solaire au travers des vitraux colorés et rayonnants, là Dieu est présent. L'Être, pour qui l'église est consacrée, on le rencontre — ainsi l'expérience d'alors — dans l'espace de l'église. Ici, il s'agit moins d'un en haut et d'un en bas, mais au contraire, dans l'espace de l'époque chrétienne, il s'agit d'un intérieur et d'un extérieur.

Venue de l'être humain à lui-même.

Lessing dépeint ensuite le troisième grand pas, l'époque commençante du Saint Esprit. Ce qui vint autrefois d'en haut comme une conformité aux lois, puis apparut ensuite comme un exemple sur Terre : cette Instance, ce spirituel, rentre dans l'être humain individuel. Lui-même devient une instance législatrice. Autonomie — auto-législation — devient le trait essentiel de l'âme. Je deviens l'échelle de mesure de moralité et de vérité. Ici la liberté est l'espoir de Lessing que l'être humain fait à présent le bien, parce qu'il est le bien — et non pas parce qu'une récompense arbitraire y est attachée.

Dans la dimension du temps l'élément déterminant est d'une manière conséquente maintenant l'histoire, la description de ce que l'être humain fait. On se raconte ce que les êtres humains ont entrepris, on découvre l'histoire comme une science. Cette histoire est nécessairement ouverte dans le futur, car les agissants sont libres. Le futur est engendré par la résolution des êtres humains autonomes. La constellation apparaît conditionnée par le mobile des êtres humains, demain n'est pas encore arrêté et ne peut pas encore devenir conscient, parce que les sujets agissants sont libres. — Maintenant l'espace est aussi découvert dans son infinité copernicienne : nous planons en tant qu'êtres autonomes sur la planète Terre, dans un univers infini. À présent, tout lieu est un lieu « au milieu » de l'infini, chaque être humain est un lieu de cet infini — non plus en haut, non plus à l'intérieur, mais au contraire ici et maintenant. C'est le battement de cœur de l'époque du Saint Esprit.

Nous ne l'avons pas encore quittée cette époque, il s'en faut !, souvent nous n'y sommes pas encore entrés, au contraire nous sommes restés solidement accrochés aux formes antérieures, mais peut-être pouvons-nous pourtant dire que nous sommes entrés dans une deuxième phase de cette époque. Aujourd'hui, si l'on rajoute ce qui précède, l'autonomie se tourne dans une transparence singulière, cette dissolution de l'intériorité ; le courant historique se dissipe en un bourdonnement qui en naît de sorte que les seuils diffusent, que l'on perd l'arc du récit de lui-même. Dans la perspective spatiale, nous tombons finalement en dehors de l'infini dans des « non-lieux » qui nous délient de l'infini. Un dégagement de l'être humain, dans lequel l'être humain se trouve dévoilé, l'œil ouvert, en attendant sa décision, cela me semble être notre situation en ce début du 21^{ème} siècle.

Ce qui crie pour entrer à l'existence

La question des lieux de la présence de l'esprit se pose pour moi aujourd'hui eu égard à ce scénario, et ici je voudrais volontiers citer François Zeng. C'est un auteur français, originaire de Chine et qui s'est fait connaître d'une manière exemplaire par ses « *Cinq méditations sur la beauté* » outre ses romans. Un être humain, qui a vécu le 20^{ème} siècle dans toutes ses souffrances et joies, en vient avec ces méditations, à présent vers la fin de sa vie, à la conviction que le lieu de la présence de l'esprit, du transcendant, comme il le formule, est aujourd'hui le domaine de l'intérêt. Nous trouvons aujourd'hui l'esprit dans ce qui repose dans l'entre deux, entre moi et l'autre, quelle que puisse être sa nature, une œuvre d'art ou bien l'autre être humain. Le mystère de la transcendance repose aujourd'hui dans « l'entre deux ». Lorsque cette présence nous parvient dans l'espace d'intérêt, alors elle conduit, comme il dit, au fait qu'elle nous appelle d'abord totalement à l'existence, elle nous laisse devenir présents avec ce que nous sommes véritablement. Ce qui était auparavant, n'est pas encore la pleine présence humaine. Cela mène à l'abondance du présent de l'être personnel, lorsqu'on entre dans cet espace d'intérêt. Dans l'espace d'intérêt grandit le Je individuel moderne au-delà de lui-même, il entre dans l'espace de la relation, qui se forme par lui avec l'autre.

Je justifierais volontiers ce lieu d'une possible présence de l'esprit avec le concept d'amitié ; amitié en tant que paradigme de notre actuelle présence d'esprit, qui peut relayer les anciens

ordonnements dans l'espace, le temps et l'intériorité. Avec amitié, je veux dire non pas mes amis, mais l'expérience de l'art et de la manière de la relation l'un(e) à l'autre, que l'on connaît en amitié. Au sujet de cet art et de cette manière, trois points de vue. Premièrement : un ami peut me comprendre. Comprendre c'est beaucoup plus que suivre intellectuellement par l'esprit, comprendre [« prendre avec soi », selon le génie français, *ndt*] comprendre modifie vraiment beaucoup. Comprendre veut dire que ce qui est perçu peut passer d'un événement de conscience à un événement de vie. La compréhension mutuelle intervient énergiquement dans la vie, elle peut la transformer. Deuxièmement : l'amitié ne forme pas seulement la vie, mais donne au contraire aussi du sens. Amis me sont des êtres humains pour qui, moi, je signifie quelque chose. On oublie cela par trop facilement : en tant qu'amie, en tant qu'ami, on se forme soi-même un sens pour d'autres. C'est une capacité des amis, de se donner mutuellement un sens par l'existence. Finalement, il se rajoute comme troisième niveau : des amis ont la permission de « disposer ». Ils ont le droit d'entrer dans une sphère de mon existence, qui est telle qu'elle a des conséquences, pour mon essence, mon identité. Ils ont le droit de me dire : « Fais cela ! ». Lorsqu'un ami dit cela, directement ou plus subtilement, alors il jette un cri dans ce qu'on peut être. L'avenir est là-dedans, lorsqu'un ami nous lance un appel intérieur au moyen d'une telle disposition. Les amis sont ces êtres humains qui ont le droit de cela — une sphère sensible, qui façonne de destin. Ce sont pour moi ces trois domaines, la compréhension, la signification et la disposition, qui caractérisent l'amitié.

Temple de l'amitié

La troisième couche sensible de la disposition s'accomplit dans l'intérieur, mais n'est pas sans condition préalable. En cela c'est la vénération, la dévotion, la vertu de m'adresser à autrui, essence ou événement, de sorte que l'on entre dans cette sphère sensible, dans laquelle se produit une telle détermination d'essence réciproque. Ce n'est pas la transparence qui compte ici, c'est beaucoup plus, au contraire, la vertu de vénération. Je ne veux pas dire vénération comme soumission, mais en tant qu'abandon clair et chaleureux au diamant qui est caché chez autrui. — et qu'en devient-il du temps bourdonnant dans la perspective de l'amitié ? J'appelle cela le regard du futur II. Le regard sur le présent en tant que passé à venir : qu'en sera-t-il été ? Ce que je veux dire, c'est la question du comment je voudrais être maintenant, afin que ce qui doit avoir été, puisse se produire. C'est une conscience, à partir de la perspective de la fin de vie regardant à rebours sur la vie, au moment présent. Au lieu de la question « comment veux-je vivre ? » surgit la question : « comment voudrai-je avoir vécu ? » À la place du regard programmatique, de ce qui doit être, de ce qui doit devenir, orienté sur le passé et projeté, surgit le contexte de ce qui se forme à partir de la perspective d'avenir. Si vous observez finement, la manière dont vous vous placez dans l'amitié avec l'autre, en rapport à son « se trouver dans le temps », vous pouvez découvrir ce regard du futur II.

Finalement une perspective résulte aussi peut-être pour l'espace, lorsque nous comprenons ce qu'il en était dans les siècles passés de la construction d'église, de la construction du temple : la capacité, de créer des lieux, dans lesquels le présent d'un esprit peut s'accomplir. Ce fut le secret des maîtres bâtisseurs de rendre ces formes possibles. Ce n'est plus aujourd'hui non plus la pierre avec laquelle on construit, la question est restée la même. Comment doit être la forme d'une entreprise [le français « prend entre (*entreprendre*) », l'allemand « prend dessous *unternehmen* », *ndt*], d'un contexte social, de sorte qu'une présence de l'esprit puisse s'y produire ? Et cela veut dire aujourd'hui, je pense : comment l'espace d'intérêt évoqué devient-il possible de sorte que se produise cette sorte de formation relationnelle de l'amitié ? Je pense que cela donne aussi la caractéristique d'une anthroposophie d'aujourd'hui. Avec cela je veux dire non pas ce qui est historiquement devenu et a été vécu, mais au contraire je comprends l'anthroposophie ici comme une faculté à l'amitié, comme une vertu intérieure, de poursuivre une autonomie dans une vénération, de conformer le présent à partir du futur et d'être intérieurement dégagé, pour configurer des espaces, qui rendent possible d'en appeler d'autres à la plénitude de leur présence.

Das Goetheanum, n°22/2013.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Cette contribution est tirée d'une conférence donnée lors du congrès « Être humain et organisation » du 12 au 14 avril 2013 au Goetheanum.